

ELSA TRIOLET

À cause du *Fanal bleu*

Europe, mai-juin 1949

Début mai 1949, Colette avait publié aux éditions Ferenczi Le Fanal bleu. Aussitôt lu, Elsa Triolet en rendit compte dans Europe. Ce livre, « ni mémoire ni journal », devait être le dernier de Colette.

Tôt ou tard, on y arrive, à l'âge des mémoires, à l'âge où la vie se passe autant dans le passé que dans le présent, et quand je dis, autant... L'âge où les gens qui vous étaient naguère indifférents, vous deviennent chers par leur seule appartenance à ce naguère. Il y a entre ceux de la même génération la complicité d'un secret partagé. Et les plus indiscrets, les plus bavards d'entre eux ne sauront le trahir : pour le percer, il faut l'avoir vécu. Peut-on expliquer un parfum, une couleur, avec des mots ? Un peu, avec le talent d'une part, l'imagination de l'autre... Cela ne sera pourtant jamais que du technicolor.

À cause du *Fanal bleu*, à cause du « plus intime des livres de Colette » (comme dit la bande), je me suis trouvée abîmée dans un état mi-veille mi-songe, et prête à la « plus intime » des critiques. Je dis, critique, par euphémisme, comme si j'allais me permettre de critiquer Colette, comme si le mieux n'était pas l'ennemi du parfait, comme si le miracle n'était pas l'ennemi du prodige. J'étais donc là, écroulée dans un abîme, entre la veille et le songe... plus haut, j'ai écrit, machinalement : je me suis trouvée abîmée... Ma main a trouvé le mot qui convenait pour son double sens de profondeur sans fond et de détérioration. Je n'aime pas les objets abîmés, il suffit d'une tache, d'un trou de mite pour que j'essaye de m'en débarrasser, de ne plus les avoir sous les yeux. La vieillesse, c'est plein de taches et de trous de mites, mais allez donc vous en débarrasser ! Dans la mesure où l'on continue à « être », on est condamnée à la garder.

Mais, à cause du *Fanal bleu*, il ne s'agissait plus de la seule détérioration, il s'agissait aussi de ces moments où le passé revient et se transforme en présent, où le flot des souvenirs vous bouscule au point que l'on ne sait plus où l'on en est. Et dans mon abîme me sont revenus ces quelques instants vécus dans la ville où je suis née, et où je me suis retrouvée parmi des objets qui entouraient mon enfance, où la voix d'un ami depuis longtemps mort me parlait de l'intérieur d'un phono, et quand elle s'arrêtait, une autre voix, vivante celle-ci, me lisait des mémoires sur notre enfance, sur notre adolescence communes... Il y avait au mur deux photos, une lumière devant elles ne s'éteignait jamais, comme celle de l'adoration perpétuelle, des fleurs trempaient dans un vase à leurs pieds. J'ai senti, pour la première fois de ma vie, physiquement, le froid de la mort. Cela n'avait rien de commun avec le danger de mort, le danger de mort vous rattache à la vie, c'est la crainte de la chute qui vous fait vous raccrocher à tout ce qui se présente. Là, c'était déjà le laisser-aller de la chute elle-même.

À cause du *Fanal bleu* de Colette, j'ai failli encore lâcher pied. Lisez cette première page :

Une fois, deux fois, trois fois, me détournant du livre et du papier bleuté vers le préau magnifique dont la vue m'est consentie, j'ai pensé : « Les enfants du Jardin, cette année, sont moins criards », peu après j'accusais d'extinction progressive la sonnette d'entrée, celle du téléphone, et tous les timbres orchestraux de la radio. Quant à la lampe de porcelaine — pas le fanal bleu de jour et de nuit, non, la jolie lampe peinte de bouquets et d'ornements — je n'eus pour elle que grommellement et injustice : « Qu'est-ce qu'elle a pu manger celle-là pour être si lourde ? » Ô découvertes ! Il n'y a qu'à attendre pour que tout s'éclaire. Au lieu d'aborder des îles, je vogue donc vers ce large où ne parvient que le bruit solitaire du cœur, pareil à celui du ressac ? Rien ne dépérit, c'est moi qui m'éloigne, rassurons-nous. Le large, mais non le désert. Découvrir qu'il n'y a pas de désert : c'est assez pour que je triomphe de ce qui m'assiège.

L'essentiel est dit dans ces lignes. Mais si vous êtes gourmand ou gourmande, si vous savez déguster le bon vin en l'envoyant sur toutes les papilles de la langue, allez-y, lisez tout le livre ! Colette est assez grande pour que le monde qu'elle ramène à elle ne sente pas le renfermé. Le monde de Colette est tout un monde qu'elle fait vivre en trompe-l'œil, en trompe le nez et l'oreille. On peut aussi le toucher de la main. C'est prodigieux. Et pourtant, tout un monde n'est pas le monde, et il n'y a que les deux premières pages qui vous fassent passer du particulier au général... *Rien ne dépérit, c'est moi qui m'éloigne, rassurons-nous. Le large, mais non le désert. Découvrir qu'il n'y a pas de désert : c'est assez pour que je triomphe de ce qui m'assiège.*

Des âmes en perdition au large d'un terrible océan, espèrent : Colette va les aider à triompher de ce qui les assiège. Elle qui sait... Mais non. Sa découverte ne vaut que pour elle, elle seule, c'est la sienne, elle n'est pas transmissible, pas contagieuse. Elle ne vaut que pour elle, pour elle seule, entourée, choyée, admirée par ses amis proches et lointains, qui tous mettent les mains sous ses pauvres pieds martyrisés par la douleur, pour que bouger lui soit moins dur. Colette, la souveraine qu'ils se sont choisie librement, pour sa qualité, pour les qualités de ses défauts.

C'est pour eux qu'elle a écrit ce livre d'or de la reconnaissance, pour tout ce qui l'entoure d'amour, d'attention et simplement de vie. Assise sur la margelle d'un puits qui se nomme passé, elle en tire de temps en temps un souvenir ou un autre... puis elle lève les yeux sur le présent, elle en marque « l'ordinaire », et, dès que sa plume merveilleuse y touche, l'intimité de Colette prend pour nous les trois dimensions : son amie Marguerite Moreno, ses amis Jean Marais et Jean Cocteau, et celui qu'elle appelle son meilleur ami, et les bêtes, les plantes, les enfants des jardins du Palais-Royal, le sien, et les paysages de France, son pays...

Mais nous, tellement plus pauvres qu'elle, tellement plus misérables, comment allons-nous faire pour triompher de ce qui nous assiège ? Après avoir nommé l'angoisse, elle nous abandonne à notre sort. Madame Colette, puisque tout ce qui est humain est vôtre, puisque vous êtes sûrement une bienfaitante sorcière qui connaît des formules magiques, parlez, avouez !...

Si elle avait voulu... Non, si elle avait pu... Non, si elle avait su... Colette, un si grand écrivain. Écrire ne conduit qu'à écrire, dit-elle. Non, je ne veux pas y croire.

Elsa TRIOLET